

The artist (Prix d'interprétation masculine : Jean Dujardin)

Michel Hazanavicius propose et relève un défi de taille. Le réalisateur nous raconte en noir et blanc muet, 4/3, l'histoire d'une vedette des années 30 faisant face à l'arrivée du cinéma parlant.

Les deux personnages Georges Valentin et Peppy Miller évoluent en un decrescendo et crescendo respectivement parallèle de leur carrière.

Le film respecte les codes du genre et Jean Dujardin prend un plaisir communicatif à livrer cette sincère interprétation. Néanmoins le film est un peu long, non pas ennuyeux par ses scènes, mais l'action ne va pas toujours à l'essentiel. *The Artist* a le mérite de nous plonger dans le passé tout en étant un exercice de style moderne. Cela reste une comédie fort plaisante dont nous ne pouvons pas deviner l'accueil du grand public. A noter le clin d'œil à *Oss 117* que seuls les plus attentifs trouveront. Ouvrez l'œil !

Arirang (Prix un certain regard ; Kim ki Duk)

Le réalisateur coréen signe un film underground à la fois autobiographie et essai sur le cinéma et la réalisation. Il fait œuvre unique en étant réalisateur, producteur, scénariste, monteur et unique acteur, de sorte que le seul carton du générique affiche KIM KI DUK nous prouvant pendant tout le film qu'il est un grand artiste jusqu'au final stupéfiant.

Un film sur Kim Ki Duk par Kim Ki Duk à la réalisation originale. L'auteur nous parle de ses angoisses liées à sa carrière et explique son absence. C'est pourquoi après ce film nous attendons le prochain avec impatience qui sera un gros coup de poker puisque selon la thérapie qu'il fait dans *Arirang* nous nous attendons à un nouveau cinéma, à un nouveau film qui devrait être marquant. Vous l'avez compris : Kim Ki Duk est un réalisateur à suivre d'autant qu'il est très doué que ce soit en peinture, en mécanique ou en chant... enfin il faut savoir apprécier.

A noter le film s'apprécie mieux lorsque l'on connaît bien la culture coréenne.

Polisse (Prix du Jury ;Maiwenn)

Un film dont on est autant fier pour le cinéma français que honteux des événements dénoncés. Une construction juste, des acteurs touchants, une histoire sensible, un vrai message qui font de ce film une chronique à la fois réaliste et romancée sans jamais passer dans le pathos.

Là où d'autres films sur le métier ont échoué, Maiwenn choisit la Brigade des mineurs, touche juste et marque.

En effet sans cesse entre rires et larmes jusqu'à l'explosion finale des personnages et des spectateurs, *Polisse*, c'est certain, aura un impact lors de sa sortie en salle.

Seul petit bémol, la bande originale à base d'obscurs instruments à cordes orientaux qui accompagnent les transitions des personnages dans le film lassera un peu.

Petit dièse, Joey Starr qui hier chantait « nique la police, assassin de la police » interprète aujourd'hui un flic touchant qui doute face à sa violence et sa générosité.

Tommelah (Ivan sen)

On ne retiendra pas grand chose de ce film australien si ce n'est son acteur qui possède de manière intérieure une grande haine faisant du haut de ses 8 ans le caïd le plus méchant de sa catégorie. Le sujet du film n'est pas très profond ; on ne ressent pas grand chose et le parti pris artistique, c'est à dire faible profondeur de champ- grande profondeur de champ en alternance pendant tout le film à la manière d'un battement de paupières, est troublant. Néanmoins il y a de très belles images !

Hearat shulayim (prix du scénario Joseph Cedar)

Ce qui est bien à Cannes, c'est la découverte du cinéma international. Qui aurait cru qu'un jour je verrais un film israélien. J'arrive avec tous mes préjugés d'autant que le film traite d'expert du Talmud. Dans ma grande honte j'ignorais l'existence d'un cinéma israélien. Et là je découvre.... Un cinéma moderne se rapprochant des standards du film comique familial occidental avec de jolies filles et de bons acteurs. La réalisation est soignée, la structure intéressante avec tout de même une étrange atmosphère. Néanmoins le film reste dans une lignée correcte on aurait aimé un réalisateur plus aventureux repoussant ses propres limites. Car le film s'essouffle un peu après le choc de la découverte et, je dois l'avouer, n'est pas digne du plus grand intérêt pour les moins de 50 ans.

Drawning (auteur ?)

Ce court métrage fort bien construit réussit à nous faire ressentir la détresse du personnage principal en une vingtaine de minutes. L'image est magnifique et accompagne par sa luminosité la perdition de Mikolas dans cette villa moderne. Néanmoins ce film est très peu original dans le thème traité mais il a le mérite de bien le faire.

On s'aperçoit ici que 20 minutes sont largement suffisantes pour raconter l'évolution d'un personnage. Le montage a su garder l'essentiel mais nous sommes dubitatif quant au long métrage sur la même histoire annoncé par le réalisateur puisqu'à première vue le court métrage est parfait, il n'y a rien à ajouter.